



« C'est la perception des personnes qui constitue réellement le paysage »

Propos recueillis par Justine Giraudel



Emilie Mendiboure est étudiante en 2^e année de master recherche à l'Ecole nationale supérieure de paysage de Versailles. Elle pose un regard sensible sur les liens entre patrimoine et paysage. Son stage, co-accompagné par le CDPB, l'Atelier des jours à venir et le CAUE64 l'amène à déposer ses valises au Pays Basque, à Bidart et à Saint-Jean-le-Vieux.

Peux-tu nous expliquer quel est ton terrain de recherche ?

J'étais en contact avec Livio Riboli Sasco, médiateur de l'Atelier des jours à venir, qui mène une démarche de recherche participative à Bidart co-financée par la Fondation de France. Les élu·e-s et les agent·e-s de la mairie, les habitant·e-s, se sont réuni·e-s pour demander une recherche sur la question globale du patrimoine.

La proposition est de travailler le lien entre patrimoine et paysage, en l'attaquant via la question des cheminements et des points de vue paysagers. La recherche aborde 3 angles.

Comment les personnes sont-elles sensibles aux paysages, comment perçoivent-elles leur paysage, où « paysagent-elles » leur chemin par la pratique de la marche ? Dans le cadre de la marche, en quoi cette pratique relève-t-elle d'une expérience individuelle mais aussi d'une forme de socialité, d'appropriation collective du paysage, s'agit-il d'une nouvelle forme de sociabilité ? En quoi les sensibilités et pratiques sociales traduisent-elles des formes d'attachement au patrimoine, des formes de patrimonialisation de paysage spontanées ; par exemple, y a-t-il une forme de transmission du paysage par la pratique de la marche ?

Quelle méthode de recherche expérimentes-tu ?

Il s'agit d'une méthode en deux temps : des entretiens individuels pour lesquels j'ai demandé à des habitant·e-s de prendre des photos au cours de leur marche, et/ou de me raconter une balade, ce qu'ils·elles percevaient du paysage. Je leur demande de tracer sur une carte leur promenade en écrivant des mots clés pour évoquer leurs perceptions, leurs ressentis des éléments qu'ils ont vus.

La seconde partie consiste à des marches groupées de six personnes, pour échanger et essayer de voir ce qui fait sens collectivement, ou au contraire comment un même élément du paysage peut relever d'attachements différents.

Quelle est ton approche du paysage et du patrimoine ?

Je m'intéresse vraiment à la question des paysages ordinaires, à l'environnement d'un cadre de vie quotidien. Lors de mes entretiens et de mes marches je n'utilise pas le mot paysage. Pour moi le paysage est un objet qui est perçu par une personne, il est donc forcément culturellement construit. C'est la perception des personnes qui constitue réellement le paysage.

Pour le patrimoine, ce qui m'intéresse avant tout est en lien avec des actions spontanées : le patrimoine est une sorte de construction qui fait sens collectivement, une appropriation liée à un certain nombre de valeurs. C'est l'idée d'attachement et de volonté de transmettre. On peut nommer « patrimoine » un certain nombre d'objets qui sont mis dans des catégories institutionnelles et qui sont érigés en tant que



tel. Moi je m'intéresse à ce à quoi la personne s'attache, ce qu'elle souhaite transmettre. Ce qui ne fait pas forcément l'objet d'un processus de patrimonialisation institutionnel.

Peux-tu nous faire un retour sur la première marche que tu as animée à Bidart ?

Plusieurs points se sont avérés très intéressants. Nous avons marché en groupe les personnes ont expliqué qu'habituellement leur marche est solitaire, c'est un moment de bilan introspectif, pour se déconnecter, être hors du temps.

Notre marche groupée a duré beaucoup plus longtemps que prévu, c'était surtout un vrai moment d'échange pendant lequel les personnes échangeaient les chemins qu'elles parcourent dans Bidart, les endroits auxquels elles sont très attachées, ou non. La rencontre d'un acacia a donné lieu à un échange de recettes de beignets.



Je propose un itinéraire pour ces moments de marche, et là, d'emblée, une personne a proposé d'en sortir pour aller voir ce qu'elle appelle « sa maison préférée » : la question de la volonté de transmettre, de l'attachement, des valeurs pour le paysage a vraiment fait sens.

Le deuxième point que j'ai relevé est l'attachement des personnes à une ambiance, à une perception globale du paysage, qui les extrait de leur réalité urbaine. Ce qui leur permet de prêter attention à des détails très précis de leur environnement.

Enfin, les marcheur-se-s ont beaucoup discuté de tout ce qui était transmission et valorisation du paysage, par la volonté de transmettre du bouche-à-oreilles les endroits qu'ils-elles avaient prônés. Une sorte d'impatience de les faire découvrir, liée à la notion de respect qui s'est avéré une valeur à transmettre plus que le paysage en lui-même. Si on apprend le respect de la nature on transmet forcément le paysage.

As-tu des exemples d'échanges qui ont eu lieu entre les participant-e-s ?

Étaient présent-e-s un couple de jeunes retraités, une jeune femme australienne et un étudiant. Tou-te-s quatre vivent sur la commune et pratiquent la marche de façon différente. Le couple connaissait le parcours et les deux jeunes le découvraient.

Très vite les rôles de guides et de guidé-e-s se sont instaurés entre le couple et les deux jeunes. Ils-elles ont commencé à transmettre des histoires, de maison, des propriétaires ou des rencontres anecdotiques. La jeune femme australienne avait hâte de refaire le parcours pour transmettre ces histoires à ses proches ; elle a raconté que dans son enfance son père l'emmenait souvent marcher et lui racontait les histoires de changements de maisons, etc. Aujourd'hui c'est elle qui le reproduit.



Bien que nous étions dans un environnement parsemé de belles propriétés, avec des points de vue sur les Pyrénées, ce sont surtout les histoires des maisons qui ont animé la transmission et les discussions : l'achat, les transformations, la famille ou des rencontres. Il y a une sorte de projection à travers ses maisons, les jardins, les espaces d'herbe rase sur lesquels on peut pique-niquer... C'est une sorte de rêve généré par un endroit, par la possibilité de s'approprier un banc, un cadre, un élément du bâti ou un arbre.